



HAL
open science

L'atelier de François Colondres dans l'enclos du Saint-Esprit. L'atelier de François Colondres

Olivier Ginouvez, Jacques Thiriot

► **To cite this version:**

Olivier Ginouvez, Jacques Thiriot. L'atelier de François Colondres dans l'enclos du Saint-Esprit. L'atelier de François Colondres. VAYSSETTES, Jean-Louis; VALLAURI, Lucy. Montpellier, terre de faïences : Potiers et faïenciers entre Moyen Âge et XVIIIe siècle, Silvana Editoriale, pp.474-478, 2012, Archéologie de Montpellier Agglomération, 3, 978-88-366-2264-1. halshs-01386894

HAL Id: halshs-01386894

<https://shs.hal.science/halshs-01386894>

Submitted on 5 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Montpellier

Terre de faïences

Potiers et faïenciers
entre Moyen Âge et xviii^e siècle

Sommaire

Introductions

- 17 Montpellier, terre de faiences :
des fouilles aux musées
Jérôme Farigoule, Lionel Pernet
- 22 Montpellier à la lumière de l'archéologie
Olivier Ginouvez
- 28 Cent cinquante ans d'érudition
Jean-Louis Vayssettes

Chapitre I

- 35 **Des céramiques et des hommes
entre XIII^e et XVI^e siècles**
- 36 **I.I** Le vaisselier montpelliérain au Moyen Âge
Marie Leenhardt, Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes
- 62 **I.II** Les potiers de la fin du Moyen Âge
Jean-Louis Vayssettes
- 67 **I.III** Les ateliers du Moyen Âge
aux événements de 1562
Jean-Louis Vayssettes
- 72 **I.IV** Un atelier hors la porte de la Blanquerie
Jean-Louis Vayssettes, Guergana Guionova, Lucy Vallauri
- 99 **I.V** La langue et la plume des greffiers
Jean-Louis Vayssettes

Chapitre II

- 109 **Un goût de Renaissance**
- 110 **II-I** Le renouvellement des hommes,
des formes et des couleurs
Jean-Louis Vayssettes
- 113 **II-II** Pierre Estève et les vases peints
Jean-Louis Vayssettes
- 128 **II-III** Des ateliers intra-muros
Jean-Louis Vayssettes
- 134 **II-IV** Ollivier Père & fils à la Valfère
Jean-Louis Vayssettes
- 136 **II-V** Des courses d'acanthes et des fonds bleus
Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes

Chapitre III		Chapitre V	
161	Le retour dans les faubourgs	443	Les ateliers satellites de la Manufacture
162	III Le retour dans les faubourgs <i>Jean-Louis Vayssettes</i>	444	V-I Les « autres particuliers... qui font de la fayance » <i>Jean-Louis Vayssettes</i>
166	III-I L'atelier de Gervais puis de Pierre Favier <i>Jean-Louis Vayssettes, Olivier Ginouvez, Jacques Thiriot, Marie Leenhardt, Lucy Vallauri</i>	445	V-II L'atelier Favier après les Favier <i>Jean-Louis Vayssettes, Olivier Ginouvez, Jacques Thiriot, Marie Leenhardt, Lucy Vallauri</i>
224	III-II Une grotte dépotoir au Pila-Saint-Gély <i>Jean-Louis Vayssettes, Marie Leenhardt, Lucy Vallauri</i>	458	V-III La fin de l'atelier Boissier <i>Jean-Louis Vayssettes, Marie Leenhardt, Lucy Vallauri</i>
250	III-III Les Boissier au Pila-Saint-Gély <i>Jean-Louis Vayssettes, Olivier Ginouvez, Jacques Thiriot, Marie Leenhardt, Lucy Vallauri</i>	472	V-IV L'atelier de François Colondres dans l'enclos du Saint-Esprit <i>Jean-Louis Vayssettes, Olivier Ginouvez, Jacques Thiriot, Guergana Guionova, Lucy Vallauri</i>
301	III-IV Les collections revisitées <i>Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes</i>	493	V-V Bourcier, un Nivernais au faubourg Saint-Jaume <i>Jean-Louis Vayssettes</i>
322	III-V Les ateliers du Courreau <i>Jean-Louis Vayssettes</i>	494	V-VI Une faïencerie au cours des Casernes <i>Jean-Louis Vayssettes</i>
Chapitre IV		Chapitre VI	
337	La Manufacture royale et les autres	497	La dispersion et le retour <i>Jean-Louis Vayssettes</i>
338	IV-I De la fabrique à la Manufacture royale <i>Jean-Louis Vayssettes</i>	498	VI-I Le déclin et la concurrence étrangère
342	IV-II Le goût montpelliérain à la fin du règne du Roi Soleil <i>Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes</i>	500	VI-II L'impossible retour au « pays natal »
388	IV-III L'esprit des Flandres <i>Henri Amouric, Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes</i>	503	VI-III Des vases fleuris bleus à la polychromie
410	IV-IV La fin de la Manufacture royale <i>Jean-Louis Vayssettes</i>	506	VI-IV Le renouveau de la faïence au xx ^e siècle : de l'erreur historique à la production rêvée
412	IV-V L'approvisionnement de la Manufacture en matières premières <i>Jean-Louis Vayssettes</i>	CONCLUSION	
415	IV-VI La commercialisation des faïences <i>Jean-Louis Vayssettes</i>	512	Sur les chemins de la mémoire, réécritures et perception d'une histoire <i>Henri Amouric, Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes</i>
417	IV-VII Les vestiges de la Manufacture <i>Jacques Thiriot, Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes</i>	514	Annexes
426	IV-VIII À la mode de Berain <i>Jean-Louis Vayssettes, Lucy Vallauri</i>	516	L'APPORT DE L'ARCHÉOMÉTRIE Les analyses géochimiques des pâtes <i>Yona Waksman, Valérie Merle-Thirion</i>
		524	Liste des pièces de collections exposées
		533	Glossaire
		535	Bibliographie
		545	Index

III

Le retour dans les faubourgs

Jean-Louis Vayssettes

Le règne de Henri IV marque un retour de la paix après plusieurs décennies de guerre civile. Cette tranquillité momentanée rassure et quelques artisans réoccupent progressivement les faubourgs. Deux d'entre eux seront plus particulièrement investis : le faubourg du Pila-Saint-Gély et celui du Courreau (fig. 1).

Dès 1595, Gervais Favier et Raymond Boissier choisissent

le faubourg du Pila-Saint-Gély et achètent des parcelles en bordure du chemin menant de Montpellier à Nîmes. Ces réinstallations précoces restent isolées et les potiers, pour la plupart, demeurent et travaillent toujours à l'abri du rempart. Ce n'est qu'après le siège de la ville par Louis XIII et la soumission des Montpelliérains que les faubourgs du Pila-Saint-Gély et du Courreau se repeuplent

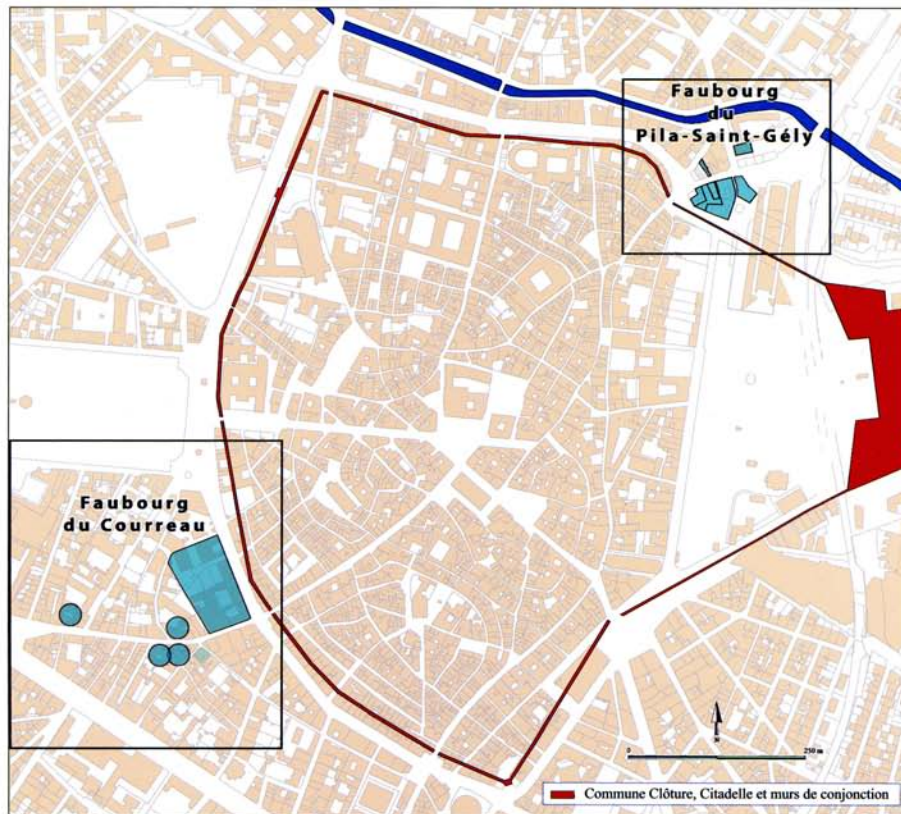


Fig. 1
Plan de situation
des faubourgs du
Courreau et du
Pila-Saint-Gély

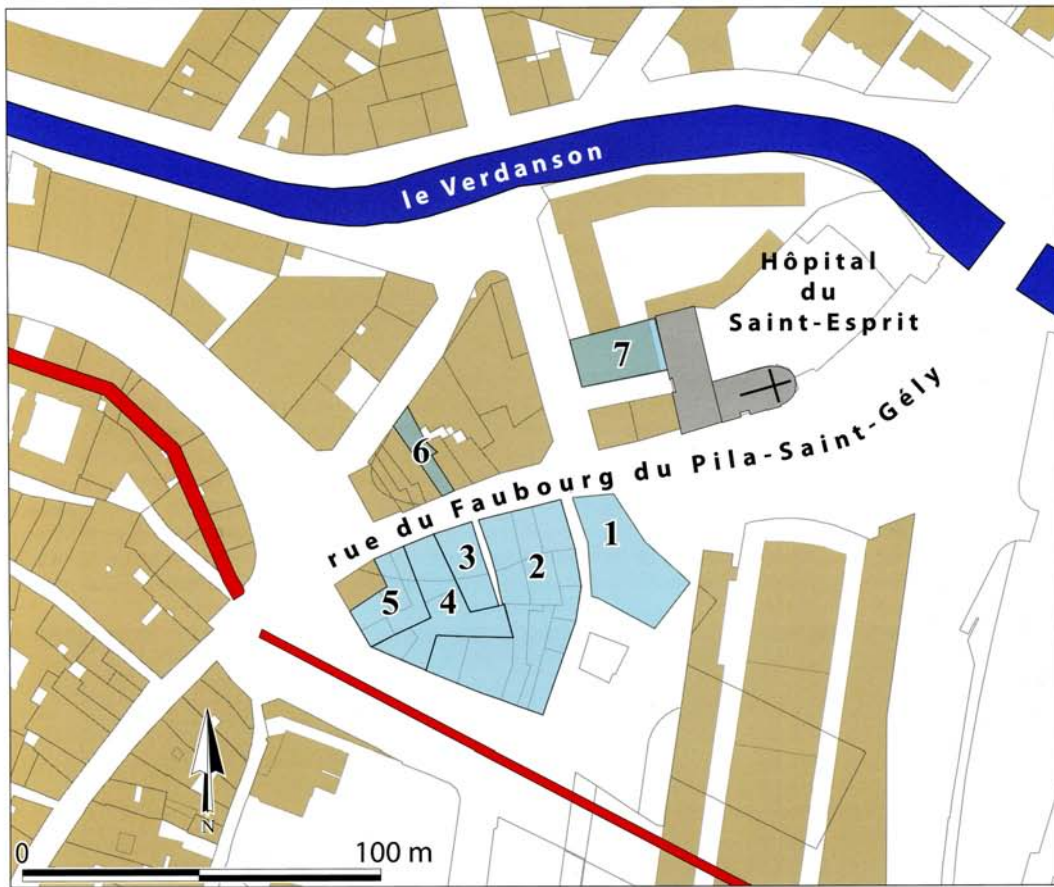


Fig. 4
Plan de situation III
 Les ateliers du
 Pila Saint-Gély
 1. Atelier Favier
 2. Les ateliers de
 la famille Boissier
 3. Maison de François
 Colondres
 4. Atelier Chapus
 5. Atelier de Jean
 Labadie puis d'Antoine
 Colondres enfin de
 Marc Espinas
 (ancienne propriété
 Courbessas)
 6. Atelier Montaud
 7. Atelier de François
 Colondres (xviii^e siècle)

V-IV

L'atelier de François Colondres dans l'enclos du Saint-Esprit

V-IV-1

L'« inféodation au Sr Coulondre » (JLV)

Une branche de l'importante famille des Colondres est établie au Pila-Saint-Gély depuis 1635. Son premier représentant Antoine apprend le métier au tout début du XVII^e siècle (Thuile 1943, p. 138-139, arbre généalogique). De son mariage avec Isabelle Gervaison, veuve de Pierre Boyer, naissent deux garçons qui deviennent potiers : Jacques (1611-1652) et François (1615-1691).

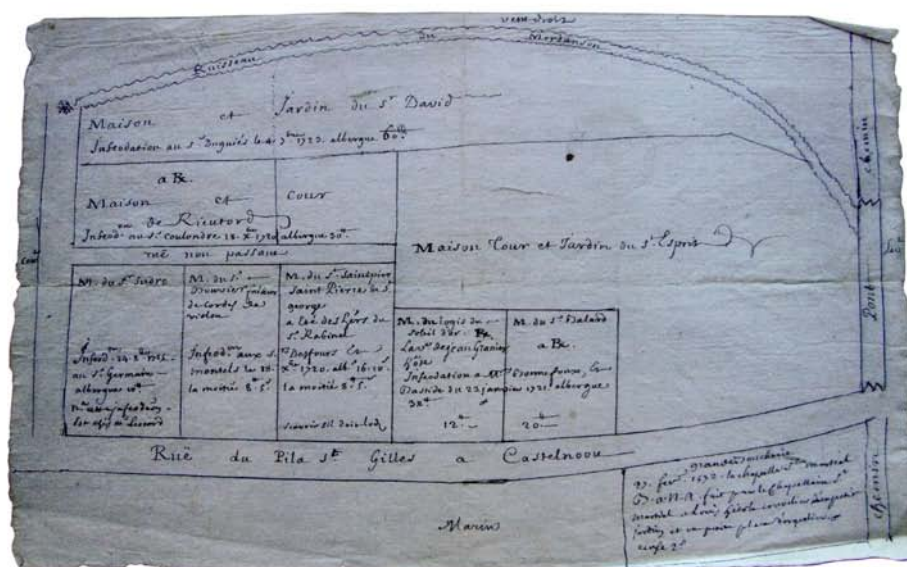
François, le cadet, épouse, en 1635, Marie Blanc, fille du maréchal-ferrant Pierre Blanc et de Dauphine Boissier, et petite-fille du potier Raymond Boissier. Lors du contrat de mariage, la fiancée reçoit en dot les biens de son père comprenant notamment une maison du faubourg du Pila-Saint-Gély, dans le premier îlot à main droite en sortant de la ville (cf. p. 165, fig. 4, plan de situation III n° 3)³⁰. Par son mariage, François Colondres s'allie à une autre famille de céramistes. Aussi, il n'est pas étonnant de voir, deux mois après son union, Marguerite Reynard, veuve de Raymond Boissier et grand-mère de Marie, louer à François, alors compagnon potier de terre, son nom de veuve « avec la faculté de travailler et tenir botique ouverte dudit mestier de potier ainsin qu'elle pourroit fère, luy bailhant pour une année complete et révolue qui commence ce jourd'hui et pareil jour finira moyennant la somme de six livres »³¹. Ainsi, la famille Colondres s'établit durablement au Pila-Saint-Gély. François et Marie Blanc ont cinq garçons dont quatre deviennent céramistes : Antoine (1636-1676), Jacques (1638-?) qui s'en va à Paris en qualité de faïencier, Pierre (1650-1710) et Jean (1640-1710) qui demeure au Pila-Saint-Gély. François Colondres dicte son testament le 12 juin 1691³² et meurt peu après. Ses enfants règlent sa succession le 7 janvier de l'année suivante³³. Parmi ses biens figurent une maison au sixain Saint-Paul et « une autre maison scituée au fauxbourg du Pila St Gély dudit Montpellier, au derrière de laquelle y a une basse court et

puids, confrontant du levant et midy Fourillet, Mre charron, du couchant, la grand rue quy va de la porte de la ville à Castelnaud ». Cette dernière est attribuée à Jean Colondres époux de Jeanne Dubois qui y entreprend immédiatement d'importantes réparations, l'obligeant à emprunter pour payer le menuisier³⁴. De son union avec Jeanne Dubois naissent trois filles, Marguerite, Isabeau et Françoise, et deux fils qui deviennent faïenciers, Jean (1676-1739) et François (1673-1742), auxquels il ne laisse comme héritage qu'une « petite maison scituée au fauxbourg du Pilla St Gely » trop petite pour être partagée et que ses enfants vendent, en 1711, pour 1000 livres³⁵.

Jean travaille à la Manufacture royale jusqu'en 1712. Il est présent au mariage du peintre Laurent-Charles Hubert, le 14 novembre 1712³⁶. Puis, il quitte Montpellier pour travailler à Bordeaux comme tourneur chez Jacques Hustin; ensuite, il s'établit à Créon où il fabrique de la faïence couleur de café (1716), retourne à Bordeaux (1717) et puis s'en va Méridien (1718) (Labadie 1904, p. 4, 25, 31, 32). De retour du Sud-ouest, il assiste au contrat de mariage de sa nièce Françoise le 16 février 1725³⁷. Vers 1727, une note de l'administration provinciale le signale parmi les cinq fabricants de faïence en activité dans la ville³⁸. Le 28 mai 1732, il figure parmi les témoins du mariage de Jean-Joseph Féraud signé en présence de Jacques Ollivier³⁹. Enfin, il quitte une dernière fois Montpellier pour travailler comme « maître tourneur en fait de fayance » à Clermont-Ferrand où il meurt en 1739 (Marandet 1971, p. 143 et 153).

De son côté, François⁴⁰ se rend à Pézenas où, qualifié de « Me pottier de terre en fayance de la ville de Montpellier », il épouse en 1695 Jeanne Caussy, la fille d'Antoine Caussy, un potier de terre de la ville⁴¹. Dans un premier temps, il travaille dans une boutique appartenant à son beau-père⁴², mais ce dernier meurt quelques mois plus tard⁴³. François se retrouve chargé de l'entretien de ses belles-sœurs et conserve en contrepartie, jusqu'au 1^{er} septembre 1699, la jouissance « de la maison et boutique de potier de terre dépendant de l'hérédité de feu Antoine Caussy, père desdites pupilles, scituée dans l'enclos dudit Pézenas, à la rue

Fig. 1
Plan terrier de l'ilot
du Saint-Esprit avec
la mention de
Colondres
(A. C. M., II 533).



de l’*Hôpital* »⁴⁴. Après cette date, il disparaît de Pézenas pour réparer à Montpellier, en 1702, où naît sa fille Françoise. Veuf de Jeanne Caussy, François Colondres épouse Isabeau Jaumas, originaire de Villeneuve-lès-Maguelone, le 15 septembre 1707⁴⁵. Parmi les témoins de son contrat de mariage figurent des faïenciers œuvrant dans la sphère de la Manufacture royale, deux d’origine nivernaise, Gélibert La Caisse qui signe Gilbert Laquise⁴⁶ et Nicolas Bazes, ainsi qu’un céramiste natif de Dijon, Joseph Chambrette⁴⁷. Sa deuxième épouse meurt le 20 août 1723⁴⁸. François convole en troisième noces avec Isabeau Bringuier, en 1724. Des trois mariages de François naissent au moins huit enfants entre 1702 et 1727 (Thuile 1943, p. 401).

Avant 1720, François Colondres ne possède pas d’atelier et son nom est suivi de la qualification « *compagnon potier de terre* ». Peut-être exerce-t-il son talent, comme son frère Jean, chez Jacques Ollivier ? Rien ne le confirme. Un changement important a lieu le 18 décembre 1720 quand il reçoit en inféodation une partie de l’enclos de l’hôpital du Saint-Esprit de Montpellier, pour y bâtir une maison et surtout un atelier⁴⁹. Son emplacement est bien repéré grâce à un plan terrier sur lequel il est indiqué que la « *maison et cour de Rieutord* » a été baillée en « *inféodation au Sr Coulongre le 18 Xbre 1720, albergue 30 £* »⁵⁰. Cette parcelle se trouvait à l’angle nord formé par la rue de la Fontaine du Pila-Saint-Gély et l’impasse conduisant à l’hôpital du Saint-Esprit⁵¹ (cf. p. 165, fig. 4, plan de situation III n° 7 et fig. 1).

Dans la foulée, il entreprend des travaux et emprunte pour les financers ; 300 £ sont nécessaires

au paiement du plâtrier pour le travail « *fait à une maison que ledit Coulongre a fait bastir hors de la porte du Pila Saint-Gilly* »⁵². L’année suivante, les ouvrages et fourniture de charpente et menuiserie lui coûtent 2204 livres, 7 sols, 6 deniers, payables dans quatre ans moyennant un intérêt de 5 %⁵³. Il demeure dans sa maison en 1725 et, sur les onze heures à minuit d’une soirée d’août de cette année-là, il découvre l’incendie qui ravage le logis de la Couronne se trouvant en face de chez lui⁵⁴. Propriétaire d’un atelier, François est membre du corps des maîtres potiers de terre et faïenciers de la ville et est nommé consul, dès le 4 février 1724 (Thuile 1943, p. 158, note 16). Puis il devient un notable et siège, en 1733, comme « *second consul de la part antique* », c’est-à-dire de la partie de la ville relevant de l’évêque de Montpellier⁵⁵.

Dans cet atelier, d’après les différentes qualifications qui accompagnent son nom, François Colondres produit indifféremment de la poterie commune et de la faïence jusqu’à la fin de ses jours. Son frère Jean, qui fabriquait de la faïence couleur de café à Créon (Gironde), de passage à Montpellier, a pu lui aussi travailler chez son frère. Jean est présent au Pila-Saint-Gély en 1725, pour le mariage de sa nièce Françoise avec le potier de Calvisson (Gard) Jacques Mallié⁵⁶.

Âgé de 70 ans, il meurt le 19 octobre 1742⁵⁷. Son acte de sépulture le qualifie de « *maître potier de terre* ». Après son décès, on ignore ce que devient son atelier. Un autre céramiste reprit certainement l’affaire. Peut-être un membre de la famille Fabre si l’on en croit la mention portée sur un plan terrier⁵⁸.

V-IV-II

L'atelier de François Colondres (OG, JT)

François Colondres s'installe dans le faubourg du Pila-Saint-Gély à partir de 1720. Son choix se porte sur un terrain situé dans l'enclos de l'ancien hôpital du Saint-Esprit, fondé à la fin du XIII^e siècle en bordure de la *via publica Sancti Jacobi*.

La propriété des Colondres ne communique pas directement avec la route principale conduisant vers Nîmes. Situés au cœur de l'îlot, l'habitation et l'atelier couvrent une parcelle d'angle dont le petit côté occupe la rive d'une rue secondaire dirigée vers le cours d'eau et la fontaine qui ravitaillait l'ensemble du quartier (actuelle rue de la Fontaine-du-Pila-Saint-Gély). À la fin du XVIII^e siècle, la façade principale ouvre sur une impasse à l'extrémité de laquelle un portail donne accès à l'établissement religieux.

La phase d'occupation associée au fonctionnement de l'atelier de potier est la plus récente et, de ce fait, la plus superficielle, parmi celles recensées dans le cadre de la fouille. L'étude a révélé que la maison Colondres recouvrait des vestiges du Moyen Âge et de l'époque moderne, dont une dizaine de sépultures à inhumation, liées à la fréquentation de l'hôpital créé à l'initiative de Guy de

Montpellier. La stratigraphie confirme donc les informations issues des textes : François Colondres a reçu en inféodation, une partie de l'enclos jusqu'alors tenu par l'ordre du Saint-Esprit.

La parcelle occupée par l'artisan et sa famille est mentionnée sur un plan terrier du XVIII^e siècle. Elle couvre alors une surface d'environ 300 m et comprend une maison dotée d'au moins un étage, ainsi qu'une grande cour ; la partie construite occupe les deux tiers de la parcelle, le tiers restant correspondant à une vaste cour (fig. 1).

La fouille a permis de retrouver, en fondation, non seulement la trame architecturale de cette habitation, tout au moins celle de son premier niveau, mais également les limites de l'espace ouvert qui jouxtait le mur pignon oriental. Il faut souligner l'extrême rareté d'un atelier conservé pour toutes les phases du travail du potier qu'une lecture attentive permet de localiser avec une certaine sûreté. L'immeuble et les sols détruits en 2005 remployaient sans doute tout ou partie de la maison construite vers 1720. Seule la cour n'existait plus, annexée dans le courant du XIX^e siècle par un corps de bâtiment également démoli.

Le rez-de-chaussée de la maison du maître potier est desservi par deux larges couloirs qui décrivent un T dont deux extrémités coïncident avec la rue de la Fontaine-du-

Fig. 1
Plan des vestiges
de l'atelier

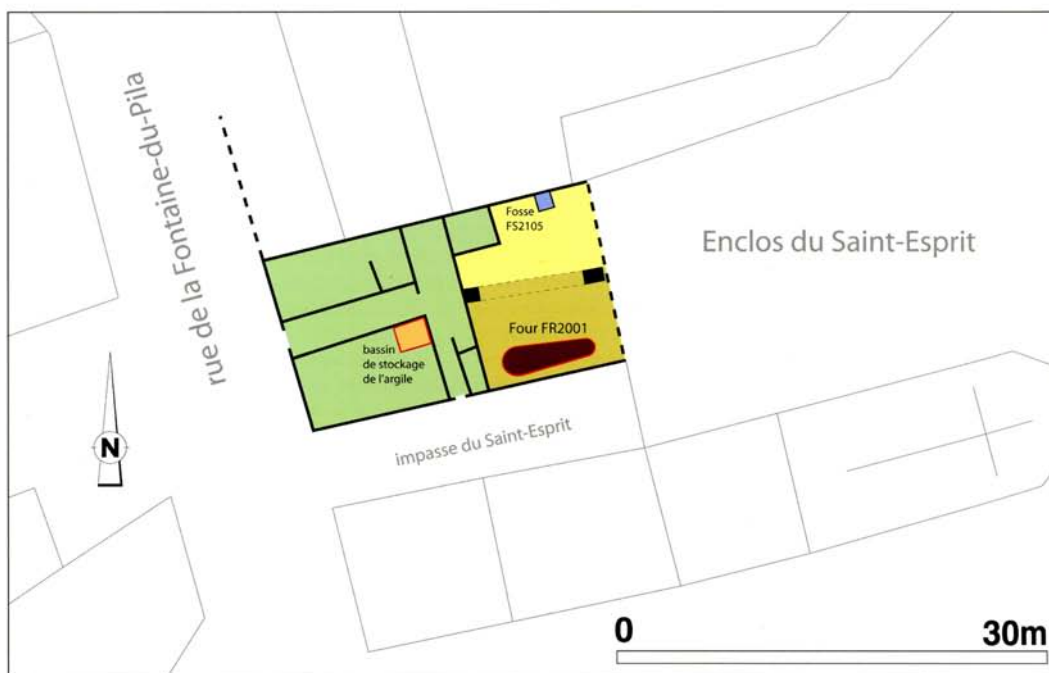




Fig. 2
Le bassin carrelé
pour le stockage
de la terre

Pila et l'impasse du Saint-Esprit. Un puits est situé à l'articulation des deux passages, mais il pourrait être antérieur à la maison. Dans le couloir, les murs bordant l'entrée de l'impasse sont les bases de l'escalier menant à l'étage. C'était un escalier à retour dont la fondation du mur d'échiffre se trouve au milieu du couloir. Deux vastes pièces, dont une partiellement cloisonnée, occupent le rez-de-chaussée ; une porte semble limiter cet espace de travail et le séparer du couloir perpendiculaire (zone domestique). Celle située au nord n'a révélé aucun témoin des activités artisanales ; elle pourrait avoir servi de « magasin » et/ou de séchoir. Il n'en est pas de même plus au sud, où les vestiges d'un bassin ont été mis au jour (fig. 2). Logée dans un angle, la construction, en carré de 1,50 m de côté, est encaissée d'au moins 25 cm dans le sol de l'atelier ; son fond est couvert de carreaux de sol de 22-23 cm de côté ou rectangulaires de 31,5 x 18 cm dont la couleur de la pâte varie du jaune vert (surcuits) à l'orange clair. Le bas des deux parois conservées est également carrelé avec les mêmes pavés posés de chant. À l'angle, la seule pierre utilisée permet de chaîner les deux parties divergentes de la structure. Un sédiment argileux lie les matériaux et sert également de couche d'étanchéité sous et en arrière des terres cuites.

L'ensemble réunit toutes les caractéristiques d'une « masse », c'est-à-dire un bassin utilisé comme réserve d'argile traditionnellement associée aux tours. Un dépôt plastique de teinte grise et dont l'épaisseur n'excède pas dix centimètres reposait d'ailleurs encore sur le fond du contenant.

L'un des deux couloirs évoqués plus avant est situé à l'interface de la boutique et de la cour. Trois des côtés de l'aire ouverte ont été localisés avec certitude. C'est tout d'abord le cas vers le sud, avec le mur qui se superposait à la rive nord de l'impasse. La maçonnerie découverte n'est sûrement pas contemporaine de la première occupation des lieux durant le XVIII^e siècle. Le mur de clôture d'origine n'a pas survécu à la construction du corps de bâtiment sur une partie de la cour au XIX^e siècle. Celle-ci n'occupe pas la totalité de la cour, afin de laisser un espace libre pour le jour avec la façade de l'hôpital du Saint-Esprit.

À l'intérieur de la cour, deux maçonneries profondément fondées permettent de restituer l'emplacement d'un large appentis dont la limite méridionale coïncide avec la rive de l'impasse ; le four y est abrité. Son premier état doit être très certainement attribué à François Colondres.

Par ailleurs, une fosse a été mise au jour hors de l'appentis, au contact de la limite parcellaire nord. Sa fonction



Fig. 3
Le four 2001 vu vers l'ouest

Fig. 4
Le four 2001 vu vers l'est, avec les deux encoches de marchepied et la marche



originelle nous échappe et il n'est pas certain que son usage primitif ait eu pour cadre l'atelier ; l'éventualité qu'il puisse s'agir d'une réalisation bien plus ancienne, et opportunément réutilisée dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, ne peut être écartée. Quoiqu'il en soit, le creusement a été utilisé en tant que fosse-dépotoir et a livré un très abondant mobilier céramique qui éclaire nos connaissances sur les productions de l'atelier durant la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Le four FR2001

Un seul four a fonctionné pendant toute la durée de l'atelier et a été régulièrement réparé ou remanié (fig. 3). L'étage bas de la construction, seul conservé, est encaissé dans les remblais ainsi que dans le terrain naturel ; il est adossé sur sa longueur à la fondation du mur de façade qui sépare l'aire ouverte de l'impasse du Saint-Esprit. Il est aussi décentré sur cette face afin de laisser un espace nécessaire à l'est pour la conduite du feu en utilisant un ringard d'au moins deux mètres de longueur pour pousser les fagots. D'orientation ouest/est, la construction, conservée sur une profondeur de 1,30 m, se développe, dans l'œuvre, sur une longueur de 6,40 m pour une largeur de 1,29 m (foyer) à 1,90 m (table).

La structure du four est relativement homogène. L'ensemble des parements résulte de la mise en œuvre d'adobes liés par un mortier d'argile. Les briques, de

31,3 x 17 x 6 cm, sont posées en panneresse suivant des lits parfaitement rectilignes. Au niveau des courbes qui précèdent les deux extrémités, des traces d'un outil tranchant sont visibles et témoignent d'un ravalement localisé. Deux évidements restreints disposés en quinconce servent de marchepied dans la paroi orientale afin de faciliter l'accès aux parties basses du four pour le chargement ou déchargement des pots à cuire mais aussi pour nettoyer le foyer (fig. 4).

Aucun remaniement important ne semble avoir affecté les revêtements. Seules les parois de la partie orientale dénotent plusieurs réparations ponctuelles. On relève ainsi la présence de panneaux de « rapiécage » composés de gros tessons de panses de vases, collés aux endroits où la face visible des assises était altérée en profondeur par la chaleur.

Il ne subsiste rien du couvrement du foyer. La partie occidentale conserve par contre la naissance des arcs transversaux qui assuraient le support de la sole et permettaient l'aménagement des trous de chauffe. Ces arcs, larges de 41 à 49 cm, sont également faits d'adobes. Les briques parallélépipédiques restituent l'amorce d'une courbe par le seul fait du remplissage différentiel des joints.

L'examen du comblement montre une évolution liée au fonctionnement des différents états du four. Au fond de celui-ci, le premier sol résulte du compactage d'un

Fig. 5
La marche
aménagée à l'est
avec des tuyaux

remblai limoneux mêlé de nodules d'argile millimétriques. Sa surface amorce une inflexion à la hauteur des deux piédroits qui matérialisent la partition de l'espace en deux zones distinctes : à l'est, la partie foyer est plus basse de 22 à 25 cm que la partie orientale servant d'étage bas de cuisson (table). Rapidement, avant la construction des piédroits de l'arc, un exhaussement de 10 cm environ de la table accentue ce dénivelé. Des céramiques protégées ou non dans des cazettes étaient ainsi cuites dans la partie arrière de l'étage bas avoisinant les trois mètres de longueur. L'arc, marquant cette séparation, renforce également la structure, à l'aplomb de la façade du laboratoire situé à l'étage supérieur. Cet arc n'a de sens qu'en liaison avec des banquettes latérales encadrant au fond et sur trois côtés un bassin servant à la fabrication de la fritte (matière première vitreuse utile pour la glaçure des pots) ; le quatrième côté de ce bassin étant constitué d'un tas de sable facilement démontable pour récupérer le verre de première fusion. Ces piédroits servent alors à protéger les poteries à cuire dans des cazettes portées par ces banquettes. Il semble plausible qu'on passe d'un four à table à un four à gorge de type Caussy. Reste alors à expliquer la section en L des banquettes qui est peu

propice à supporter des cazettes. Le fait que les premiers lits de ces banquettes soient restés crus peut s'expliquer par un ennoïement avec des cendres réfractaires par nature et empêchant l'action de la chaleur (phénomène courant de non cuisson des parties basses des foyers) à un moment où la fonction de « fritteuse » n'est pas encore activée.

La phase de fonctionnement du four est matérialisée par des couches cendreuse venant après exhaussement de la table et construction des piédroits, induites en raison de l'action de l'humidité sur les fondants produits par la combustion du bois de chauffe, qui s'accumulent au contact de la marche aménagée à l'est au moyen de fragments de tuyaux (fig. 5). Celle-ci complète le dispositif d'accès et permet l'appui d'une planche passant au-dessus des cendres encore chaudes au moment du défournement de la partie arrière. On constate ensuite l'élévation progressive du niveau de sol d'une quinzaine de centimètres puis de trente ; les sédiments incluent des lentilles d'argile verdâtre ainsi que d'abondants fragments de terre cuite. L'exhaussement le plus important nécessite la construction d'une nouvelle marche au contact du petit côté, à l'est, afin de





Fig. 6
Rétrécissement du
four à l'ouest

faciliter l'accès à la partie arrière. Le potier utilise, non plus des éléments de sa production, mais deux blocs calcaires, sommairement équarris, qui viennent soutenir un étroit remplissage d'argile. Dans le même temps, l'espace arrière est réduit en longueur (fig. 6). Pour ce faire, une cloison de briques est construite à l'ouest, 90 cm en avant de la précédente. Dans la partie basse, l'ouvrage est chaîné à deux banquettes, hautes d'une quarantaine de centimètres, qui occupent le pied des deux longs côtés de la chambre, jusqu'au contact des deux piédroits limitant le foyer. Les changements coïncident avec la construction d'un nouveau sol. Installés sur une couche limono-sableuse, des fragments de carreaux, de tuiles creuses, et de petites dalles calcaires, dessinent une surface plane sur laquelle un lit de sables indurés a été mis au jour. Le niveau supérieur de ce dernier coïncide avec le sommet des banquettes.

Le fonctionnement du deuxième état du four s'avère ainsi, proche, sinon identique, à celui d'un des deux fours reconnus sur l'atelier Boissier. Or, il a pu être démontré

que la chambre de chauffe du four en question avait été aménagée dans l'intention d'y fabriquer de la fritte.

Avant d'être abandonné, les parties enterrées du four Colondres font l'objet d'un dernier ragréage qui scelle les précédents aménagements. Le bassin à fritter n'a donc pas fonctionné jusqu'à la fin de l'utilisation du four. La marche aménagée lors du précédent état est également occultée. Lorsque le potier descend dans le foyer, il pose désormais ses pieds sur une surface située 80 cm au-dessus de celle piétinée à l'origine.

Sur le plan chronologique, il est assuré que le four découvert au nord de l'impasse du Saint-Esprit ne peut avoir fonctionné avant 1720, date de l'installation de François Colondres. Il meurt en 1742 et l'on pouvait se demander si son officine lui avait ou non survécu. Les résultats de la datation archéomagnétique, effectuée par Philippe Lanos, donnent à le penser. En effet, les chances sont nombreuses que la dernière chauffe de l'ouvrage ait eu lieu entre 1828 et 1843. Ce qui nous amène, tout de même, près d'un siècle après le décès de l'artisan.